

Discours de Lydie Polfer, bourgmestre de la Ville de Luxembourg, à l'occasion de l'inauguration du monument « Kaddish » à la mémoire des victimes de la shoah

Luxembourg, le 17 juin 2018

Altesses Royales,

Votre présence à cette commémoration en l'honneur des victimes de la Shoah au Luxembourg témoigne de votre profond attachement au peuple luxembourgeois et à son histoire, à ses heures glorieuses tout comme ses heures les plus funestes, héritage que nous nous devons d'accepter, de respecter, de remémorer et de faire connaître aux générations qui nous suivront, afin d'assurer que nos enfants et nos petits-enfants ne devront pas revivre, un jour, les barbaries du passé.

Au nom des citoyens de notre ville, je vous en remercie de tout cœur et je vous assure de notre attachement et de notre profond respect.

Monsieur le Président de la Chambre des députés,

Monsieur le Premier Ministre,

Excellences,

Mesdames, Messieurs,

Cher Monsieur Selinger, Chère Madame,

Le 27 janvier 2005, à l'occasion de la commémoration du 60e anniversaire de la libération du camp d'Auschwitz-Birkenau, Simone Veil disait :

« Venus de tous les continents, croyants et non-croyants, nous appartenons tous à la même planète, à la communauté des hommes. Nous devons être vigilants, et la défendre non seulement contre les forces de la nature qui la menacent, mais encore davantage contre la folie des hommes. »

Nous, les derniers survivants, nous avons le droit, et même le devoir, de vous mettre en garde et de vous demander que le « plus jamais ça » de nos camarades devienne réalité. »

Simone Veil, avant d'entamer un parcours exceptionnel au niveau de la politique française et européenne, fut elle-même déportée, à l'âge de 16 ans, d'abord au camp de Drancy, pour être ensuite transférée vers les camps d'Auschwitz et plus tard Bergen-Belsen. Elle reviendra de ce périple atroce seule avec ses deux sœurs, ayant perdu mère, père et frère aux mains des persécuteurs.

C'est justement dans cet esprit de vigilance et du « plus jamais ça » que nous nous sommes rassemblés aujourd'hui ici, à cet endroit emblématique de l'histoire de la communauté juive à Luxembourg. En effet, c'est ici même que la première synagogue a été installée à Luxembourg et qui accueillait à partir de 1823 une jeune communauté au nombre encore modeste de fidèles. Mais cette première synagogue devenait trop petite avec l'arrivée de nombreux citoyens venus d'Alsace et de Lorraine et d'Allemagne venant chercher refuge ici au Luxembourg après la guerre de 1870 et donc il fallait une nouvelle synagogue plus grande. Elle fut construite à l'angle de la rue Notre-Dame et de la rue Aldringen et inaugurée en 1894.

Cette même synagogue fut profanée dès 1942 et démolie en 1943 car la rage destructrice de l'occupant frappait non seulement les êtres humaines mais également les pierres qui témoignaient de la présence juive dans notre ville.

L'érection du monument en souvenir des victimes de la machinerie monstrueuse du national-socialisme, ici même aux fondements de la communauté juive du Luxembourg, se veut et se doit d'être un signal fort.

Et qui aurait été mieux à même de réaliser une œuvre si emblématique représentant les douleurs, les émotions, les vies perdues, le tout en offrant une lueur d'espoir pour l'avenir, que M. Shelomo Selinger, lui-même rescapé miraculeux de 9 camps d'extermination, de 2 marches de la mort, d'une mort par pendaison, soit, un rescapé de la mort, tout court. Comme vous l'avez vous-même souvent dit, Monsieur Selinger, la mort ne voulait pas encore de vous. Et nous sommes profondément honorés de pouvoir accueillir aujourd'hui au cœur de notre capitale votre œuvre en hommage aux victimes de la Shoah.

C'est un monument en granit, en pierre dure, qui doit nous survivre pour rappeler aux générations futures, qu'il ne faut pas oublier. Il faut remémorer, parler et agir pour prévenir que de nouvelles barbaries prennent leurs racines dans ce qui peut commencer dans des discours de haine et d'intolérance pour finir dans l'horreur.

Oui, car ce fut l'horreur : 7 convois partirent du Grand-Duché entre le 16 octobre 1941 et le 17 juin 1943, 7 convois vers soit des camps de transit, des « portes vers l'enfer », comme M. Selinger l'a si justement

dit à propos de ces camps d'internement ou alors vers les camps d'extermination tout court. Des convois qui envoyaient en enfer hommes, femmes, vieillards et enfants, sans aucune distinction. « *Alles war ausgelöscht. Mein Kind – Asche – mein Mann – Asche – meine Mutter – Asche – Asche von Auschwitz.* » Cette phrase, rédigée par Jeanne Salomon, mère de Henri Juda, résume de façon poignante le sort cruel de ces milliers de victimes.

En effet, sur les environ 4.000 personnes de confession juive résidant au Grand-Duché avant l'invasion nazie, la moitié a quitté le pays dès l'arrivée de l'occupant, et une deuxième vague a suivi où parmi ces 1.300 juifs nombreux ont été ceux qui ont tenté d'échapper à la Shoah via la Belgique et la France, pour ensuite pour la plupart rencontrer le même sort que ceux qui étaient restés : l'enfer. Sur les 658 personnes restées au Grand-Duché et déportées dans l'un des 7 convois, seules 44 sont revenues vivantes.

Des familles entières disparurent, des familles qui avaient vécu au Luxembourg depuis plusieurs générations, ainsi que d'autres qui avaient espéré trouver enfin un petit havre de paix, un endroit où ils pouvaient se reconstruire et prendre des racines au milieu de cette décennie tumultueuse des années 30. D'autres, des familles ayant marqué le Grand-Duché et sa capitale par leur esprit d'entreprise, leur savoir-faire et leur engagement dans l'économie, connurent le même sort, et je ne citerai que Emile Godchaux, ancien bourgmestre de Hamm et après conseiller communal de la Ville de Luxembourg, ou encore Guido Oppenheim, artiste-peintre avec une passion pour les paysages luxembourgeois, tous les deux déportés dans le 5^e convoi le 28 juillet 1942.

Avec le dernier convoi, le 17 juin 1943, l'occupant nazi prétendait avoir accompli son travail : le Luxembourg était, disait-il, « *judenrein* ». Et malheureusement il n'en était pas loin. Alors qu'en 1935, 6 ans avant le début des déportations, les habitants juifs représentaient encore 1% de la population, douze ans plus tard, en 1947, ce chiffre était tombé à 0,3%.

Lorsqu'on se replonge, à des occasions telles que celle d'aujourd'hui, dans l'histoire cruelle et sanglante de la Deuxième Guerre mondiale, on doute, par moments, que le monde puisse guérir de ces blessures et que les erreurs du passé et les douleurs infligées, puissent un jour être réparées tellement elles nous semblent inhumaines. Or, ces atrocités, commises certes au nom d'une idéologie extrême, l'ont été par des êtres humains et l'exhortation de Simone Veil d'être vigilants face à la folie des hommes prend tout son sens et elle nous interpelle collectivement, mais aussi individuellement.

Rappelons-nous que les graines de l'antisémitisme, de cette haine de l'autre, ont été semées dans un sol inondé d'une angoisse identitaire au cœur d'une période de forte insécurité économique. Et c'est

lorsque le discours public exploite sans scrupules les angoisses que sont coulés petit à petit les fondations de la déshumanisation.

Aussi souvenons-nous des mots d'Elie Wiesel, lui aussi survivant du Holocauste, énoncés dans son discours lors de la remise du prix Nobel de la Paix, « *La neutralité aide l'opresseur, jamais la victime. Le silence encourage le persécuteur, jamais le persécuté.* »

Alors levons-nous et refusons l'inacceptable discours du refus de l'autre, de la haine de l'autre pour au contraire ouvrir la voie de l'écoute, de l'échange, de l'acceptation de l'autre et du partage afin de garantir le « plus jamais ça. » Car comme le disait Monsieur Selinger, « les peuples qui oublient risquent de revivre la même chose. »